

Langrange, Augustin Cardàilhac
Les honneurs sens profits

LES HONNEURS

SANS

PROFITS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM.

AUGUSTIN **LAGRANGE** et EUGÈNE **CORMON**,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE DU PANTHÉON,
le 31 octobre 1832.

PRIX : 50 CENT.

Paris.

BLOSSE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Cour du Commerce, n. 7,

1832.



PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE DUC DE VOLMAR.............	MM. GUSTAVE.
FRÉDÉRIC DE SORLIS, amant de la comtesse.........................	STANISLAS.
ALFRED SAVIGNY, amant d'Amélie....	ROBERT.
LE COLONEL BRÉMONT............	St-HILAIRE
LA COMTESSE DE SANCERRE, jeune veuve, nièce du duc de Volmar.....	Mmes IVERNEL.
AMÉLIE, fille du duc de Volmar......	SIMON.
PERRETTE, jeune paysanne.........	Ste-ALBE.
UN DOMESTIQUE.................	M. ACHILLE.
Dames et Messieurs invités.	



La scène se passe à Auteuil, à la campagne de monsieur de Volmar.



Les indications sont prises du parterre.

Imprimerie de PETIT,
passage du Caire, 89 et rue du Caire, 4.

LES HONNEURS SANS PROFITS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

Acte premier.

Le Théâtre représente un jardin ; à droite, un bosquet avec banc de verdure ; à gauche, dans le fond, un joli pavillon en saillie ; la fenêtre, qui doit être en face du spectateur, est ouverte et laisse apercevoir l'intérieur d'une chambre élégante.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE SANCERRE, *seule.*

(*Au lever du rideau, elle est assise sous le bosquet, et tient à la main des tablettes.*) (*Elle lit.*)

« En vain vous me réduisez au désespoir par votre indifférence, je ne me rebuterai pas, j'aurai pour vous tant d'amour que je vous forcerai à m'aimer.

FRÉDÉRIC DE SORLIS. »

Il l'a signé ! (*Elle s'interrompt.*) Qui croirait que celui qui écrivait ainsi il n'y a pas un mois, a déjà trahi ses sermens ? Mais patience !... patience !... (*Elle se lève.*)

AIR : *Depuis long-temps j'aimais Adèle.*

Près d'une autre puisqu'il oublie
Tout l'amour qu'il m'avait juré,
De son ingrate perfidie,
De ses dédains, oui, je le punirai.

Vraiment il y va de ma gloire,
A mes genoux, je veux le ramener,
Pour goûter après la victoire
Le plaisir... de lui pardonner. (*bis.*)

Oui, quelque chose me dit que je réussirai... J'entends Perrette; je vais savoir ce qu'il faut que j'espère.

SCÈNE DEUXIÈME.

MADAME DE SANCERRE, PERRETTE.

PERRETTE.

AIR : *Que de mal, de tourment.* (Fiancée.)

Me voici de retour,
Depuis le point du jour,
Je n'me suis pas seul'ment reposée,
Selon votre souhait,
J'ai remis vot' billet,
Y n'faut pas que j'me sois amusée.
Ce Paris est si grand,
C'est vraiment fatiguant!
Partout c'est un fracas,
Qu'on ne s'y r'connait pas,
Et puis à chaque instant
On craint quelque accident.

Avec ça les hommes y sont d'une hardiesse... ah! que ça fait peur. (*sur différens tons.*) Tiens, elle n'est pas mal la petite; c'est qu'elle est ma foi, fort gentille!... Comment donc!... de la tournure, des yeux!... un pied! Et dam!... on a son amour-propre.

MAD. DE SANCERRE.

Et à tout cela, que dis-tu?

PERRETTE.

continuation de l'air :

Je ne réponds jamais,
Je n'm'arrête pas... mais
Je le sens, il faut bien du courage!
Pour un' pauv' femm'!..ah dieux!
Quel séjour dangereux,
Quand surtout elle veut rester sage!
Au village déja,
On a tant d'pein' pour ça.

MAD. DE SANCERRE, *vivement.*

Laissons là les accidens de la route. Eh bien Perrette, as-tu vu M. Savigny? l'as-tu trouvé? que t'a-t-il dit?

PERRETTE.

Pardon, madame la Comtesse, mais n'allons pas trop vite; procédons avec ordre et méthode, (*mouvement d'impatience de la Comtesse*), surtout ne vous impatientez pas, car, je

vous préviens, que ça m'embrouille, la langue me tourne, et puis bonsoir, je ne sais plus ce que je dis.

MAD. DE SANCERRE, *se contenant.*

Je t'écoute.

PERRETTE.

Partie d'Auteuil de bonne heure, je suis arrivée chez M. Savigny vers les midi.

MAD. DE SANCERRE.

Bref, tu lui as remis la lettre. Quel effet a-t-elle produit sur lui?

PERRETTE.

Oh!... un effet terrible; « c'est infâme! » qu'il disait en se promenant à grands pas et en frappant du pied, « être trahi par un ami!... c'est impossible... cependant!... oh!... c'est infâme!... oui,... non,... » enfin, un tas de choses qui faisaient frémir à voir.

MAD. DE SANCERRE.

Bien!... bien!... après?

PERRETTE

Après? j'ai ajouté pour exciter encore plus sa jalousie, que M. Frédéric ne quittait pas mam'zelle Amélie d'un instant, qu'il n'avait pas de temps à perdre, pour mettre ordre à tout cela, enfin, quoi!... j'ai fait tourner la tête à ce pauvre jeune homme.

MAD. DE SANCERRE.

Tu as eu tort...

PERRETTE.

Dam!... madame la Comtesse, ce que j'en ai fait, c'était par intérêt pour vous, et puis, bah!... il n'y a pas de mal à faire enrager un petit brin ces Messieurs... d'ailleurs ça m'a réussi. Avant ce soir M. Savigny sera au château.

MAD. DE SANCERRE.

C'est à merveille, je suis contente de toi... fais en sorte que personne ne se doute de rien.

PERRETTE.

Soyez sans inquiétude. Vous n'aurez pas à vous repentir d'avoir confié vos chagrins à votre sœur de lait. (*Avec volubilité.*) Je ne suis ni bavarde, ni curieuse, ni indiscrète... et quoiqu'on dise, en fait d'amour, il n'y a que les femmes pour garder un secret et se servir entre elles... Tenez, je gage que c'est M. Brémont, ce vieux colonel, qu'a gâté M. Frédéric et l'a fait changer ainsi pour vous. Les militaires d'abord, ça ne vaut rien qui vaille, moi, je ne me fierais pas à un conscrit.

MAD. DE SANCERRE *qui regarde dans la coulisse.*

Ah! voici toute la société qui vient de ce côté; (*avec dépit*) il est encore avec elle!... Ah!... Frédéric!... Frédéric!... (*à Perrette*) Va te mettre en sentinelle, épie l'arrivée de M. Savigny et viens me prévenir aussitôt.

PERRETTE.

C'est convenu. (*Elle sort au moment où tout le monde entre*).

SCÈNE TROISIÈME.

Mad. DE SANCERRE, AMÉLIE, FRÈDÉRIC, BRÉMONT, TOUTE LA SOCIÉTÉ.

CHOEUR.

AIR : *Allons amis, le soleil va paraître.*

Dans les jardins le plaisir nous appelle,
De ce beau jour, amis, il faut jouir,
Le ciel est pur, la matinée est belle,
Sous ces tilleuls, hâtons-nous d'accourir.

(*Pendant que l'orchestre continue l'air jusqu'à la reprise du chœur.*

AMÉLIE, *tenant à la main un bouquet.*

Frédéric, je vous remercie de vos fleurs; elles sont d'une fraîcheur!...

MAD. DE SANCERRE, *à part.*

La coquette!...

AMÉLIE, *à Mad. de Sancerre.*

Allons ma cousine, viens avec nous dans le parc et donne moi ton bras.

MAD. DE SANCERRE, *s'emparant du bras d'Amélie.*

Avec plaisir! (*à part*) Il ne pourra rien lui dire.

FRÉDÉRIC, *bas à Brémont.*

Colonel, voyez le dépit de la Comtesse.

BRÉMONT, *bas à Frédéric.*

Tais-toi donc!

REPRISE DE CHOEUR.

Dans les jardins le plaisir nous appelle,
De ce beau jour, amis, il faut jouir,
Le ciel est pur, la matinée est belle;
Sous ces tilleuls hâtons-nous d'accourir.

Tout le monde sort, Amélie et la Comtesse se donnent le bras. Frédéric les regarde; au moment où il se dispose à les suivre, Brémont le retient.

SCÈNE QUATRIÈME.

BRÉMONT, FRÉDÉRIC.

BRÉMONT.

Et bien, mon jeune ami, que t'avais-je prédit?

FRÉDÉRIC.

Vous me voyez enchanté, ravi! J'observais la Comtesse pendant que je m'occupais de sa cousine, et j'ai cru voir, oui, j'ai vu des larmes rouler dans ses yeux.

BRÉMONT.

Des larmes!... et c'est là ce qui fait ton bonheur!

FRÉDÉRIC.

Mettez-vous à ma place; j'avais mis tout en usage auprès de Mad. de Sancerre, sans parvenir à me faire écouter, et j'étais sur le point de faire quelque folie...

BRÉMONT.

Lorsque le hasard m'a jeté sur ta route, je suis venu te prêter l'appui de mon expérience. J'espère que tu ne te repens pas d'avoir suivi mes conseils.

FRÉDÉRIC.

Oh! bien au contraire! car maintenant, je suis certain d'être aimé de la Comtesse. Mais aussi, comment le deviner?... quand je la voyais me traiter avec cette indifférence...

BRÉMONT.

Enfant que tu es! c'est tout simple; on a quelquefois l'air de battre en retraite pour mieux attirer l'ennemi dans le piége, c'est une habile manœuvre.

AIR : *des Médecins et de la Pharmacie.*

Il ne faut pas que ce moyen t'abuse,
Des femmes voilà le secret,
Le plus souvent leur fuite n'est que ruse!
Et leur triomphe en devient plus complet.
Ne vois-tu pas dans un duel, d'ordinaire,
Que l'un recule en feignant d'avoir peur...
Pour mieux laisser s'enferrer l'adversaire
Et le frapper ensuite droit au cœur!
C'est pour laisser s'enferrer l'adversaire
Et le frapper ensuite droit au cœur.

FRÉDÉRIC.

Avouez au moins, que j'avais à faire à une adroite coquette.

BRÉMONT.

Elles le sont toutes, plus ou moins, c'est leur nature. Pour les réduire, pour les forcer à se rendre, voici ma méthode.

AIR : *On n'offense point une belle.*

Auprès d'une femme qu'on aime,
Ne jamais se montrer jaloux :
Avec une froideur extrême
Répondre à l'accueil le plus doux.
Quand chacun s'empresse autour d'elle,
Seul, on doit se montrer rebelle...
J'ai remarqué qu'on est perdu
Si l'on paraît trop assidu.
Apprends, mon enfant, qu'une belle
N'aime que le fruit défendu. } (*bis*)

C'est par l'orgueil piqué qu'on les force à se trahir.

FRÉDÉRIC.

Vous avez raison; depuis que j'ai l'air de faire la cour à Amélie, Mad. de Sancerre ne rit plus... elle est devenue rêveuse; mais dites moi, ne dois-je pas déclarer à la Comtesse, que tout ceci n'était qu'un jeu?

BRÉMONT.

Garde t'en-bien, ce serait agir en écolier, laisse-toi guider jusqu'au bout, quand il sera temps, je te préviendrai; continue donc à jouer auprès d'Amélie le rôle que tu as commencé... mais silence voici son père !

SCÈNE CINQUIÈME.

BRÉMONT, FRÉDÉRIC, DE VOLMAR, *il tient à la main le Moniteur.*

DE VOLMAR.

Ah ! Brémont, et toi, mon cher Frédéric, je vous trouve tous deux on ne peut plus à propos, j'ai à vous apprendre une nouvelle que j'ai reçue ce matin et que confirme le Moniteur, (*appuyant sur le mot*) une bonne nouvelle.

FRÉDÉRIC.

Quoi donc M. le Duc ? un changement de ministère.

DE VOLMAR.

Non, non, cela me concerne seul. Retiré des affaires publiques, depuis la restauration, je me croyais tout-à-fait oublié ; mais on a pensé que je pourrais encore être utile à mon pays, et sa majesté vient de me nommer ambassadeur extraordinaire à Constantinople.

BRÉMONT ET FRÉDÉRIC.

En vérité !

DE VOLMAR, *présentant le moniteur.*

Lisez vous-même.

BRÉMONT.

C'est officiel !... parbleu, tu dois être content... toi qui ne rêves que politique... tu vas avoir de quoi te divertir; aujourd'hui surtout que nous sommes dans le siècle des négociations !... ambassadeur extraordinaire auprès de la Sublime Porte! Diable ! c'est un beau poste; il y a de quoi faire. J'espère que tu ne perdras pas ton temps à nous faire des protocoles, c'est bien usé.

DE VOLMAR.

Je justifierai la confiance que l'on m'accorde.

AIR : *de Turenne.*

Chez l'étranger, oui j'en ai l'assurance,
De mon pays je soutiendrai les droits;
Je ferai respecter la France,
Sa liberté, son commerce, ses lois;
Montrons-nous forts, auprès de tous les rois.
Oui, notre nom doit dans l'Europe entière
Marcher au moins aussi haut que le leur...

BRÉMONT.

Tu seras un ambassadeur
Vraiment bien extraordinaire.

DE VOLMAR.

A propos, Brémont, tu vas me faire un plaisir.

BRÉMONT.

De quoi s'agit-il?

DE VOLMAR.

D'aller seulement chez mon notaire, ici, à deux pas, et de le ramener avec toi.

BRÉMONT.

J'y cours. (*il sort.*)

SCÈNE SIXIÈME.

DE VOLMAR, FRÉDÉRIC.

DE VOLMAR.

Mon ami, nous allons nous séparer; dans deux jours, je quitte Paris, la France, mes amis...

FRÉDÉRIC.

Vous n'emmenez pas votre fille avec vous ?

DE VOLMAR.

Non, je craindrais de l'exposer aux fatigues et aux chances d'un voyage aussi long. J'ai songé à confier mon Amélie à un ami sûr, qui puisse la guider dans le monde, où désormais elle n'aura plus son père pour appui... Mais, dis-moi, Frédéric, comment la trouves-tu, ma fille ?

FRÉDÉRIC.

Amélie possède tout ce qu'il faut pour plaire, pour captiver ceux qui l'entourent, pour faire le bonheur d'un père....

DE VOLMAR.

Et celui d'un époux, n'est-ce pas?

FRÉDÉRIC.

J'allais le dire.

DE VOLMAR *lui prenant les mains.*

Je suis charmé, mon ami, que tu penses ainsi. Son éloge dans ta bouche me flatte encore plus.

FRÉDÉRIC.

Il est dicté par mon cœur.

DE VOLMAR.

Je n'en doute pas. Me prends-tu donc pour un aveugle? T'imagines-tu que je ne voie rien de ce qui se passe autour de moi?

FRÉDÉRIC, *à part.*

Aie!.. aie!.. aie!.. que va-t-il dire?

DE VOLMAR.

Depuis assez long-temps j'ai remarqué tes assiduités, tes soins, tes prévenances pour mon Amélie.

FRÉDÉRIC, *embarrassé.*

Monsieur le Duc!..

DE VOLMAR.

Tu l'aimes donc bien? (*l'embarras de Frédéric augmente*), Allons, te voilà tout intimidé. Va, va, rassure-toi, tu peux me l'avouer, sans que je m'en fâche, au contraire.

FRÉDÉRIC, *balbutiant.*

Il est vrai, M. le Duc... j'avoue que... certainement...

DE VOLMAR.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Pourquoi rougir? cesse de t'en défendre,
De ton amour je sais quel est l'objet;
Sur ton désir, je n'ai pu me méprendre,
Et j'approuvais moi-même ton projet.
Sans t'en parler, près de mon Amélie
Je te servais... n'en sois pas étonné,
J'ai fait, mon cher, de la diplomatie..

FRÉDÉRIC, *à part.*

C'est donc pour çà qu'il n'a rien deviné. (*bis.*)

DE VOLMAR.

Comprends-tu maintenant pourquoi j'ai prié Brémont d'aller chez mon notaire? tu ne m'en voudras pas de hâter ton bonheur.

FRÉDÉRIC.

Je suis on ne peut plus heureux... C'est un bonheur qui

me flatte infiniment, et auquel j'étais loin de m'attendre. (*à part*), comment sortir de là?

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

M. le Duc, votre Notaire vient d'arriver.

DE VOLMAR, *au domestique qui sort.*

C'est bien....(*à Frédéric.*)

AIR : *Courons éveiller tout le monde.*

Le notaire est là, je te laisse,
Pour ton hymen, je vais tout ordonner,
Car tu le sais le temps nous presse,
Et dès ce soir, je veux tout terminer.

FRÉDÉRIC.

Monsieur, d'une telle alliance,
Je sens vivement tout le prix,
Croyez à ma reconnaissance...

DE VOLMAR.

N'en parlons plus... adieu mon fils !

DE VOLMAR.

ENSEMBLE.

Le Notaire est là, je te laisse,
Pour ton hymen je vais tout ordonner,
Car tu le sais, le temps nous presse,
Et dès ce soir je veux tout terminer.

FRÉDÉRIC, *le reconduisant.*

Cet espoir me comble d'ivresse,
De mon bonheur vous venez d'ordonner,
Mais je le vois, le temps nous presse,
Et dès ce soir il faut tout terminer.

(*De Volmar sort.*)

SCÈNE SEPTIÈME.

FRÉDÉRIC, seul.

Bravo! bravo!... après la conduite que j'ai tenue, il m'était impossible d'avouer la vérité à M. de Volmar ; c'eut été lui dire que je m'étais moqué de lui et de sa fille. Je me suis fourré dans un guêpier...je ne sais comment en sortir...ah!.. mon dieu!.. mon dieu!.. quel embarras!.. et tout cela, c'est la faute de Brémont ! que le diable l'emporte, lui, son usage du monde et son expérience! me voilà, grâces à ses conseils, forcé d'épouser malgré moi et à mon corps défendant.

SCÈNE HUITIÈME.

FRÉDÉRIC, SAVIGNY, PERRETTE.

PERRETTE, *dans le fond, à Savigny, qui n'est pas encore entré.*
Par ici, Monsieur, par ici.

SAVIGNY, *entrant et apercevant Frédéric.*
Ah!.. le voici! (*à Perrette*) Merci Perrette.

FRÉDÉRIC, *allant au-devant de Savigny.*
Comment, c'est toi, mon cher Savigny?

SAVIGNY, *froidement et modérant sa colère.*
Moi-même, Monsieur, et c'est vous que je viens chercher.

FRÉDÉRIC, *le regardant fixement.*
Q'uest-ce que c'est que ce ton là?—Monsieur!. vous! es-tu devenu fou?

SAVIGNY, *dont la colère doit être progressive.*
Nullement, et j'espère bientôt vous le prouver... Ma présence vous étonne sans doute, vous gène?...

FRÉDERIC.
Bien au contraire, je suis charmé de te voir; mais où veux-tu en venir avec cette scène de mélodrame?

SAVIGNY.
Vous ne l'avez pas deviné, Monsieur?

FRÉDÉRIC.
Eh parbleu! si je l'avais deviné, est-ce que je te le demanderais?

SAVIGNY.
Je vais donc vous l'expliquer.

FRÉDÉRIC.
Tu me feras plaisir.

PERRETTE, *s'éloignant à petits pas et sortant par le côté opposé par où elle est entrée, à part.*
Bon! il va y avoir du grabuge, j'vas joliment m'amuser... courons prévenir Madame la Comtesse. (*elle sort.*)

SCÈNE NEUVIÈME.

FRÉDÉRIC, SAVIGNY.

SAVIGNY.
Je viens me plaindre de votre conduite à mon égard.

FRÉDÉRIC.
De ma conduite!

SAVIGNY.

Oui, Monsieur, jusqu'à présent, j'avais cru que Frédéric de Sorlis était pour moi un ami, un ami dévoué, incapable de me trahir et de me blesser dans ce que j'ai de plus cher au monde...

FRÉDÉRIC, *impatienté.*

Ma parole d'honneur !.. je crois que j'en perdrai la tête.

SAVIGNY.

Me comprenez-vous maintenant ?

FRÉDÉRIC.

Encore moins, si c'est possible.

SAVIGNY.

Eh bien ! puisqu'il faut vous le dire, vous vous êtes conduit d'une manière indigne d'un galant homme.

FRÉDÉRIC.

Ah ! pour le coup, c'est trop fort, et puisque vous le prenez sur ce ton-là, voyons, que voulez-vous ? qu'exigez-vous de moi ?

SAVIGNY.

Que vous m'en rendiez raison.

FRÉDÉRIC.

Que je me batte ?

SAVIGNY.

Sur-le-champ.

FRÉDÉRIC.

A la bonne heure, c'est parler clairement.

AIR : *Vaud. de l'Homme vert.*

Je suis prêt à vous satisfaire.

SAVIGNY.

Je ne contiens plus ma fureur.
Marchons.

FRÉDÉRIC.

Puisque çà peut vous plaire,
J'y consens et de très-grand cœur.
Expliquez-moi cette folie ?

SAVIGNY,

Pour vous punir, je viens exprès;
Battons-nous d'abord, je vous prie,
Nous nous expliquerons après.

FRÉDÉRIC, *à part, comme frappé d'une idée.*

Au fait !.. voilà qui m'arrive on ne peut plus à propos !.. ce duel peut me sauver. Avec un peu d'adresse, je peux me faire blesser,.. je garde le lit, je prolonge la convalescence, le mariage est retardé... et d'ici là, M de Volmar voyage sur la route de Constantinople !... c'est charmant ! c'est délicieux !. (*à Savigny,*) Mon cher Alfred, tu ne sais pas le service que tu me rends, sans t'en douter, combien je t'en sais gré.

SAVIGNY.

C'est bon ! Monsieur, c'est bon !.. ce n'est pas le moment de faire des plaisanteries...sortons.

FRÉDÉRIC.

Tout de suite.

(Tous deux remontent la scène, ils vont pour sortir au moment où Brémont entre.)

(La nuit vient graduellement.)

SCÈNE DIXIÈME.

LES PRÉCÉDENS, BRÉMONT.

BRÉMONT *les ramenant en scène.*

Eh bien ? eh bien ?.. où courez vous ainsi ?

FRÉDÉRIC.

Nous allons sur le terrain.

BRÉMONT.

Et pourquoi, je vous prie ?

FRÉDÉRIC.

Je n'en sais rien... mais c'est égal.

BRÉMONT.

Vous êtes donc bien pressés ?

SAVIGNY.

C'est une affaire qui veut être vidée à l'instant.

(Fausse sortie.)

BRÉMONT, *les retenant de nouveau.*

Mais un moment... vous êtes deux fous...

SAVIGNY, *à Brémont.*

Monsieur !..

BRÉMONT.

Je n'en démords pas, vous êtes deux fous, deux étourdis que je veux mettre d'accord; je reviens du salon, où M. de Volmar a annoncé à tout le monde le mariage de sa fille...

SAVIGNY.

Eh quoi ! déjà !.. (*à Frédéric,*) Il est donc vrai !.. vous épousez Amélie ?

FRÉDÉRIC.

Eh parbleu !.. oui, pour mon malheur.

SAVIGNY.

Comment ! vous ne l'aimeriez pas ?

FRÉDÉRIC.

Je ne l'ai jamais aimée...

SAVIGNY.

En vérité?

FRÉDÉRIC.

Parole d'honneur!

SAVIGNY.

Vous me rendez à la vie... cependant depuis un mois, votre empressement auprès d'elle?

BRÉMONT

C'était pour faire enrager sa cousine, Madame de Sancerre, pour laquelle (*en désignant Frédéric,*) il perd la tête.

SAVIGNY, *allant à Frédéric et lui prenant vivement la main.*

Moi qui m'étais imaginé.... ah! ce cher Frédéric...combien je suis désolé... j'espère au moins que tu ne m'en veux pas?

FRÉDÉRIC, *d'un ton moitié comique.*

Monsieur, est-ce que nous ne nous battons plus?

SAVIGNY.

J'en serais au désespoir.

FRÉDÉRIC.

Allons, moi qui comptais là-dessus, rien ne me réussira aujourd'hui.

BRÉMONT.

Quand je vous disais qu'il ne s'agissait que de s'entendre.

FRÉDÉRIC.

Mais ce mariage, ce maudit mariage, comment faire pour l'empêcher? pour le rompre?

BRÉMONT.

Çà ne se peut pas maintenant, il faut qu'il ait lieu, au moins en apparence.

FRÉDÉRIC.

En apparence!

SAVIGNY.

Expliquez-vous!

BRÉMONT, *à Frédéric.*

Tu dois signer comme mari?

FRÉDÉRIC.

Oui.

BRÉMONT.

Monsieur de Savigny, comme témoin?

FRÉDÉRIC.

Oui... eh bien?

SAVIGNY.

Quoi donc?

BRÉMONT.

Sans en rien dire à personne, sans en prévenir ni la Comtesse, ni Amélie, (*à Frédéric.*)

AIR : *des Scythes*

A ce contrat qui te désole
Comme témoin, c'est toi qui signeras.
Tous deux enfin, vous changerez de rôle...

FRÉDÉRIC.

Quoi ! vous voulez ?

BRÉMONT.

Eh ! morbleu, pourquoi pas ?
C'est un moyen pour sortir d'embarras.

SAVIGNY.

Bien ! je comprends, et c'est moi qui me charge
De tenir seul, (*en montrant Frédéric*), ce qu'il aura promis.

BRÉMONT.

(*à Frédéric,*) Tu recevras les honneurs de la charge,
(*à Savigny.*) Vous, Savigny, vous aurez les profits.

FRÉDÉRIC.

Je recevrai les honneurs de la charge,

SAVIGNY.

Et moi, gaîment, j'en aurai les profits.

BRÉMONT ET FRÉDÉRIC.

Lui, gaîment, il aura les profits.

FRÉDÉRIC.

Diable ! ce soir, il viendra un moment où je serai obligé de cesser mes fonctions de mari.

BRÉMONT.

D'ici là, nous verrons...il me semble que ceci ne doit pas t'inquiéter.

SAVIGNY.

Pensez-vous qu'Amélie se prête à un pareil stratagême?

BRÉMONT.

L'important est que vous l'épousiez, puisque vous l'aimez et qu'elle vous aime.. M. de Volmar sera trop heureux d'avoir pour gendre, son secrétaire d'ambassade.

SAVIGNY.

Vous le savez déjà ?

BRÉMONT.

Nous avons lu le moniteur. Vous voyez, que je ne suis pas plus maladroit qu'un autre, pour arranger une affaire.

FRÉDÉRIC.

Mon cher Brémont, vous êtes notre sauveur, notre ange tutélaire!...

SCÈNE ONZIÈME.

LES PRÉCÉDENS, PERRETTE.

PERRETTE.

Monsieur le Duc prie ces Messieurs de passer au salon.

BRÉMONT.

C'est très-bien, ma petite!

PERRETTE, *étonnée de voir Frédéric et Savigny, en bonne intelligence, à part.*)

Oh! par exemple, c'est singulier!. j'y comprends plus rien; voyons un peu comment ils prendront la chose. (*haut.*) Messieurs, je vous préviens qu'on va signer le contrat.

FRÉDÉRIC.

Il ne faut pas nous faire attendre, rendons-nous à l'invitation de M. le Duc. (*à Savigny, qu'il entraîne,*) Allons, mon cher Alfred, viens signer avec moi.

(*Brémont, Frédéric et Savigny sortent; ces deux derniers en se donnant le bras. Perrette les regarde s'éloigner, et exprime sa surprise.*)

SCÈNE DOUZIÈME.

PERRETTE, *seule, après un temps.*

Voilà !.. voilà qui est fort!.. ces monstres d'hommes!.. il faut toujours qu'ils vous trompent d'une manière ou d'une autre.

AIR : *de l'Actrice.*

A voir leur courroux, leur colère,
Je me promets de l'agrément,
Je me dis, bien ! laissons-les faire,
Faut attendre le bon moment.
Je reviens en tout' confiance,
J'les vois tous deux fraterniser,
C'est vraiment d'une inconvenance !
N'y a pas moyen de s'amuser.

C'est vrai ! c'est immoral, c'est absurde !.. Voici Madame la Comtesse, j'vas lui conter tout, çà me soulagera.

SCÈNE TREIZIÈME.

PERRETTE, MAD. DE SANCERRE.

(*Pendant cette scène, on voit des domestiques qui allument des globes dans le fond du théâtre. Demi-jour.*)

PERRETTE, *allant au-devant de la Comtesse..*

Madame, vous ne savez pas?... M. Frédéric...

MAD. DE SANCERRE.

Ne prononce plus ce nom là devant moi... l'ingrat!.. le perfide! en épouser une autre...je n'ai pu y tenir, mon cœur

se gonflait, je sentais mes larmes prêtes à s'échapper malgré moi!... je suis indignée... révoltée!

PERRETTE.

J'étais sûre que çà vous ferait cet effet là! Avez-vous remarqué mam'zelle Amélie?.. pauvre demoiselle! savez-vous que çà n'avait pas l'air de lui faire trop plaisir?.. çà se comprend... quand le cœur n'y est pas... le mariage est une triste chose.

MAD. DE SANCERRE.

Ce qui m'étonne davantage, c'est le sang-froid de monsieur Savigny...

PERRETTE.

Bien mieux, c'est qu'il paraîssait gai, content. Ils ne valent pas mieux les uns que les autres, ils sont tous faux comme des jetons.

MAD. DE SANCERRE.

Mais Perrette, tu ne m'as donc pas dit la vérité quand tu me parlais de lui?

PERRETTE.

La pure vérité, je vous jure, pas une syllabe de plus; vous m'en voyez toute étourdie... les bras m'en tombent.

MAD. DE SANCERRE.

Je veux le voir, le faire rougir.

PERRETTE, *qui regarde dans la coulisse.*

Tenez, Madame, le voilà justement qui vient...je vous laisse...parlez-y fort... parlez-y avec de la bonne encre.

(*Savigny entre, Perrette sort.*)

SCÈNE QUATORZIÈME.

MAD. DE SANCERRE, SAVIGNY.

(*Ici on entend dans la coulisse la musique d'une contredanse en sourdine. On voit de temps en temps des invités se promener dans le fond du jardin.*)

MAD. DE SANCERRE, *à part.*

Cachons-lui bien le dépit qui m'anime.

SAVIGNY.

Comment, Comtesse, le bal commence, et vous ne dansez pas!.. voulez-vous bien me faire l'honneur?. .(*il lui offre la main.*)

MAD. DE SANCERRE.

Je vous remercie, Monsieur; je ne danse plus.

SAVIGNY, *à part.*

Elle est piquée. (*haut.*) Vous êtes étonnée sans doute de

ma conduite dans cette circonstance; mais si vous connaissiez les raisons qui me forcent à agir comme je le fais, je suis certain que vous m'approuveriez.

MAD. DE SANCERRE.

Cela me semble difficile. Y aurait-il bien de l'indiscrétion à vous demander ces raisons?

SAVIGNY.

Aucune, et pour peu que cela vous fasse plaisir?

MAD. DE SANCERRE.

Çà m'en fera beaucoup.

SAVIGNY.

Je vais donc vous satisfaire. J'étais venu ce matin dans l'intention de disputer à Frédéric la main d'Amélie.

MAD. DE SANCERRE.

Qui a pu vous faire changer d'avis?

SAVIGNY.

C'est mon cœur qui m'a entraîné.

MAD. DE SANCERRE.

Votre cœur!

SAVIGNY.

Oui... Frédéric m'a confié la passion qui le consumait, il m'a rendu l'arbitre de sa vie, de sa mort, j'hésitais; mais il a prié.... supplié,... pleuré même.

MAD. DE SANCERRE.

Pleuré!

SAVIGNY.

En un mot, il a ému ma sensibilité; je n'ai pu résister davantage, je l'avoue; mon attachement pour lui m'a dicté mon devoir et j'ai renoncé à mes prétentions.

MAD. DE SANCERRE, *avec persiflage.*

Monsieur, c'est jouer là un personnage qui vous fera beaucoup d'honneur.

SAVIGNY.

Je me suis immolé au repos d'un ami.

MAD. DE SANCERRE.

Comment donc!.. sacrifier l'amour à l'amitié!

AIR : *de sommeiller encor ma chère.*

Très-bien, Monsieur, c'est un mérite
Qui vous honore infiniment,
Souffrez que je vous félicite.

SAVIGNY, *avec un sourire ironique.*

Je conçois votre étonnement...
L'amour, convenez-en, Mesdames,
Occupe en entier votre cœur :
Aussi l'amitié chez les femmes,
N'est bien souvent qu'un mot trompeur.

MAD. DE SANCERRE.

Avec ces beaux principes, vous aurez fait le malheur de deux personnes.

SAVIGNY.

Ah! Comtesse, quel reproche!

MAD. DE SANCERRE.

Vous le méritez. Vous n'ignorez pas que vous étiez loin d'être indifférent à ma cousine, et j'ai de fortes raisons pour croire que de son côté, M. Frédéric n'a point pour elle une passion véritable.

SCÈNE QUINZIÈME.

LES PRÉCÉDENS; FRÉDÉRIC.

SAVIGNY, *à Frédéric.*

Viens mon ami, viens me servir d'avocat, et me disculper auprès de Madame.

FRÉDÉRIC.

A quel sujet?

SAVIGNY.

On m'accuse d'avoir fait ton malheur.

FRÉDÉRIC.

Quelle calomnie!.. quand c'est à toi seul que je devrai d'épouser une femme charmante.

SAVIGNY, *à la Comtesse.*

Vous l'entendez.

MAD. DE SANCERRE, *à part.*

C'est insoutenable!

FRÉDÉRIC, *avec intention.*

Oui, Comtesse, j'aime à en convenir devant vous.

MAD. DE SANCERRE, *avec dépit.*

On dirait, Monsieur, à votre ton moqueur, que vous dites cela pour m'offenser.

FRÉDÉRIC.

Vous savez bien que j'aurais voulu consacrer ma vie à vous rendre heureuse; mais vous avez dédaigné mon amour; quand j'ai vu que je n'avais plus d'espoir, j'ai dû faire un autre choix.

MAD. DE SANCERRE.

Il ne pouvait être meilleur.

FRÉDÉRIC.

Je suis flatté d'obtenir votre suffrage.... mais, mon dieu, qu'avez-vous?.. vous pâlissez!... vous êtes tremblante!...

c'est peut-être moi?... je vous en prie, daignez excuser un mari trop plein de son bonheur... je me retire.

MAD. DE SANCERRE, *se modérant à peine.*

AIR : *Walse de Robin des Bois.*

C'est moi, Monsieur, moi qui vous laisse
Près de l'ami de votre cœur,
Parlez lui de votre tendresse,
Parlez lui de votre bonheur.
(*à part.*) Je n'en puis plus, sortons bien vite,
Quel supplice que celui-là !

FRÉDÉRIC, *bas à Savigny.*

Vois donc le trouble qui l'agite.

SAVIGNY, *de même à Frédéric,*

Un seul mot la ramènera.

FRÉDÉRIC, *reconduisant la Comtesse.*

ENSEMBLE.

Adieu donc, aimable Comtesse,
Je vais à l'ami de mon cœur,
Parler de ma vive tendresse,
De mon amour, de mon bonheur.

SAVIGNY, *à part.*

Vraiment, cette pauvre Comtesse
Ne peut contenir sa douleur,
Et malgré toute son adresse,
Je sais lire au fond de son cœur.

MAD. DE SANCERRE.

Adieu donc, adieu, je vous laisse
Près de l'ami de votre cœur,
Parlez-lui de votre tendresse,
Parlez-lui de votre bonheur.

(*La Comtesse sort.*)

SCÈNE SEIZIÈME.

SAVIGNY, FRÉDÉRIC.

SAVIGNY.

Elle s'en va furieuse.

FRÉDÉRIC.

Tant mieux!.. jamais elle ne m'a donné tant de preuves d'attachement; mais laissons cela et parlons de toi.

SAVIGNY.

Tu as raison.

FRÉDÉRIC.

Sais-tu qu'il est fort tard, qu'il est près de minuit... et que bientôt?...

SAVIGNY.

C'est le moment difficile.

FRÉDÉRIC.

Qu'as-tu décidé ?

SAVIGNY.

Rien.

FRÉDÉRIC.

Rien !

SAVIGNY.

Et toi ?

FRÉDÉRIC.

Parbleu, la question est charmante ! depuis ce matin, je n'ai pas eu une minute à moi. Je te fais mon compliment... à quoi songeais-tu donc ?

SAVIGNY.

Je comptais sur toi.

FRÉDÉRIC.

Bravo ! dans un instant, on va accompagner ma femme... (*se reprenant*) je veux dire ta femme, dans ce pavillon (*il désigne le pavillon du fond*) destiné aux nouveaux époux, et ma foi, il faudra bien alors...

SAVIGNY.

Que résoudre ?

FRÉDÉRIC.

Tire-t'en comme tu pourras.

SAVIGNY.

Allons prendre conseil de Brémont.

FRÉDÉRIC.

Silence !.. voici la mariée.

SCÈNE DIX-SEPTIÈME.

LES PRÉCÉDENS, AMÉLIE, *en habits de mariée, conduite par* LES DEMOISELLES D'HONNEUR. PERRETTE, *apportant des bougies, les précède et entre dans le pavillon.*

CHŒUR ;

AIR : *Des derniers jours d'automne.* (Fiancée.)

Venez, chère Amélie,
Le bonheur vous attend,
Oui, c'est de votre vie
C'est le plus doux moment.
Un heureux hymenée
Couronne vos amours,
Sa chaîne fortunée
Vous promet d'heureux jours.

FRÉDÉRIC, *va au-devant d'Amélie et la prend par la main.*

Pardon, chère amie, pardon de vous avoir quittée un instant. (*il lui baise la main*).

SAVIGNY, *le tirant par son habit.*

Doucement... ce baiser...

FRÉDÉRIC, *bas à Savigny.*

Il était nécessaire. (*à Amélie.*) Que ce moment a de charmes! (*il lui baise de nouveau la main.*)

SAVIGNY, *même jeu.*

Bourreau... te tairas-tu?

AMÉLIE, *apercevant Savigny et réprimant un mouvement de surprise.*

Ah!.. pardon! Monsieur, je vous croyais parti.

SAVIGNY *embarrassé.*

Moi?.. non, Madame. (*A part.*) Il est agréable pour moi d'être de trop ici... c'est de bon augure!

PERRETTE, *sortant du pavillon, à Amélie.*

Madame, vous pouvez entrer.

REPRISE DU CHŒUR.

Venez, chère Amélie,
Le bonheur etc. etc.

(*Les demoiselles entrent dans le pavillon. Ici commence en sourdine le morceau du Muletier qui accompagne le dialogue jusqu'au baisser du rideau. Frédéric donne la main à Amélie et la conduit vers le pavillon.*)

PERRETTE, *qui doit se trouver sur le seuil de la porte, à Frédéric qu'elle empêche d'entrer.*

Non, monsieur, non... pas encore, dans un instant. (*elle ferme la porte.*)

SCÈNE DIX-HUITIÈME.

LES PRÉCÉDENS, BRÈMONT.

(*On aperçoit par la fenêtre les demoiselles déshabillant Amélie qui, à la fin, devra se trouver en peignoir. Brémont, Savigny* et *Frédéric sont sur l'avant-scène du côté opposé au pavillon.*)

SAVIGNY, *allant au-devant de Brémont..*

Ah!.. c'est le ciel qui vous envoie! que faire?..

BRÉMONT.

C'est embarrassant.

FRÉDÉRIC.

Voyons, en maître habile, trouvez quelque moyen.

BRÉMONT.

Sur mon honneur, je ne sais comment nous pourrons-nous y prendre.

FRÉDÉRIC.

Décemment, je ne puis pas le remplacer plus long-temps.

SAVIGNY, *voyant ouvrir la porte du pavillon.*

Ah !... mon Dieu !... on va sortir.

AMÉLIE, *aux demoiselles.*

Mes bonnes amies, je vous remercie de vos soins (*elle entre dans la chambre à coucher, les demoiselles sortent*).

BRÉMONT, *entraînant Savigny dans le bosquet.*

Laissons-les s'éloigner, nous verrons après.

PERRETTE, *sortant la dernière, à Frédéric.*

Monsieur, quand vous voudrez, maintenant.

FRÉDÉRIC, *brusquement.*

C'est bien... laisse-moi.

PERRETTE, *en s'éloignant.*

Comme il a l'air content! (*Frédéric la regarde, elle s'éloigne rapidement*)

SCÈNE DIX-NEUVIÈME.

FRÉDÉRIC, BRÉMONT, SAVIGNY.

FRÉDÉRIC, *allant à Brémont et à Savigny.*

Les voilà partis !.. à nous, mes amis.

BRÉMONT *à Savigny.*

Allons, mon cher, en face de l'ennemi il n'y a pas à délibérer. Il faut emporter la place d'assaut.

SAVIGNY.

Je n'ose pas.

BRÉMONT.

Trembler dans un pareil moment !.. allons donc!

FRÉDÉRIC.

D'ailleurs, n'es-tu pas son mari ?

SAVIGNY.

C'est juste! (*Il entre dans le pavillon et souffle les bougies. Il fait nuit. A Brémont et à Frédéric, par la fenêtre qu'il referme après.*) Adieu !.. mes amis, Adieu !..

BRÉMONT ET FRÉDÉRIC.

Bonne chance !..

(*Le rideau baisse.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

Acte deuxième.

Le Théâtre représente un salon élégant; au fond une porte vitrée laissant apercevoir le jardin et servant d'entrée principale: portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAVIGNY *seul, en robe de chambre. On le voit d'abord dans le jardin. Avant d'entrer il regarde avec précaution s'il n'y a personne.*

Dieu soit loué!... personne ici!... je puis entrer et me reposer... hum!... j'ai eu beau marcher vite, cette rosée du matin est d'une fraîcheur!... ça vous pénètre... ça vous glace. Quelle situation que la mienne!... être obligé,... le jour même de mon mariage, de m'introduire furtivement auprès de ma femme!... et de la quitter de même!... joli métier!... et pour peu que ça dure... ah! mon dieu!... on entr'ouvre cette porte.. je suis perdu. (*Il s'assied sur une chaise et fredonne un air négligemment*).

SCÈNE DEUXIÈME.

FRÉDÉRIC, SAVIGNY.

FRÉDÉRIC *entr'ouvrant doucement une porte latérale, et ne passant d'abord que la tête.*

P'st!.. p'st!.. Alfred!

SAVIGNY.

Heureusement ce n'est que Frédéric!

FRÉDÉRIC, *toujours à la porte.*

Bonjour!... comment te portes-tu ce matin?...

SAVIGNY.

Très-bien.

FRÉDÉRIC

Moi aussi. As-tu bien dormi?

SAVIGNY, *allant à lui et l'amenant en scène.*

Trèves de questions et arrive... je te cherche partout.

FRÉDÉRIC, *en lui désignant la porte par où il vient d'entrer.*

Partout?... excepté là... dans cette chambre que tu devais occuper.

SAVIGNY.

Il aurait fallu savoir où elle était... et c'est ce que j'ignorais.

FRÉDÉRIC.

Ah-ça il parait que tu aimes à te lever de grand matin!

SAVIGNY.

Mon cher Frédéric, tu vas bien rire à mes dépens, quand tu sauras....

FRÉDÉRIC.

Quoi donc ?

SAVIGNY.

Amélie ignore encore que c'est moi qui suis son mari.

FRÉDÉRIC.

Allons donc! tu plaisantes.

SAVIGNY.

Non ma foi.... je craignais de lui parler... de lui avouer la vérité... enfin la peur m'a gagné... je me suis sauvé et depuis deux heures du matin, je parcours le parc dans tous les sens.

FRÉDÉRIC, *riant aux éclats.*

Ah!... ah!... ah !... c'est incroyable.

SAVIGNY.

C'est ainsi cependant.

AIR: *De la Robe et des Bottes.*

Pour éviter une reconnaissance,
Cherchant en vain quelque détour,
J'ai pris la fuite par prudence,
Et je courais long-temps avant le jour.

FRÉDÉRIC.

Je ris et de toute mon âme;
Pauvre garçon! quelle était sa frayeur!
En le voyant sortir de chez sa femme,
On l'aurait pris pour un voleur!

FRÉDÉRIC.

Moi, c'est tout différent... pendant que tu t'amusais à te promener, je reposais du sommeil de l'innocence, je fesais des rêves charmans.

SAVIGNY.

Laisse-moi donc tranquille avec tes rêves, ton innocence, et fais-moi le plaisir de changer avec moi de vêtement, avant que personne n'arrive.

FRÉDÉRIC.

Comment?.. pourquoi?..

SAVIGNY.

Dans l'obscurité, je n'ai pu retrouver mon habit, cette robe de chambre m'est tombée sous la main et je l'ai prise.

FRÉDÉRIC.

Tu as bien fait.

SAVIGNY, *impatienté.*

Mais c'est justement celle qu'on avait mise dans le pavillon, et jusqu'à ce que tout soit expliqué, n'es-tu pas le mari de ma femme?

FRÉDÉRIC, *se frappant le front.*

C'est vrai!.. je l'avais oublié.

SAVIGNY.

Etourdi!.. tu ne penses à rien. Et bien n'est-ce pas toi qui devrais avoir sur le dos cette robe de chambre?

FRÉDÉRIC.

Bon!.. [illegible]n!.. j'y suis!

SAVIGNY, *se déshabillant.*

Comprends-tu?

FRÉDÉRIC, *l'imitant.*

A merveilles!.. maintenant je ne désirerais qu'une chose, ce serait d'être auprès de la Comtesse aussi avancé que tu l'es auprès d'Amélie.

(*Donnant son habit à Savigny.*)

AIR : *Du Château de la Poularde.*

Te voilà donc au comble de tes vœux?

SAVIGNY *avec chaleur.*

Je te devrai le charme de ma vie,
Si tu savais combien je suis heureux,
Combien j'aime mon Amélie!
Par son esprit elle enchaîne les cœurs,
Dans sa bonté tout mon bonheur repose,
Son âme est belle, et ses traits enchanteurs!..

FRÉDÉRIC, *endossant la robe de chambre.*

De tout cela je n'ai que les honneurs!..

SAVIGNY *lui frappant sur l'épaule.*

Eh! bien!.. c'est toujours quelque chose!

SAVIGNY.

Il était temps... car j'aperçois mon beau-père qui vient de ce côté. A ton rôle.

FRÉDÉRIC.

Sois donc tranquille.

SAVIGNY.

A propos!.. j'oubliais...

FRÉDÉRIC.

Quoi donc?..

SAVIGNY.

Ce matin j'ai été aperçu par M. de Volmar, à sa fenêtre ; il m'a appelé, me prenant pour toi... Tu devines que j'ai fait le sourd et que je me suis sauvé encore plus vîte... je te préviens afin que tu te tiennes sur tes gardes s'il te demandait par hasard...

FRÉDÉRIC.

Mais que lui répondrai-je?..

SAVIGNY.

Tout ce que tu voudras; je te laisse libre.

FRÉDÉRIC.

Merci!

SCÈNE TROISIÈME.

SAVIGNY, FRÉDÉRIC, DE VOLMAR.

DE VOLMAR, *en entrant.*

Bonjour mes amis! bonjour Frédéric!

(*Frédéric et Savigny s'inclinent.*)

SAVIGNY.

Monsieur le Duc!

DE VOLMAR, *à Frédéric, lui frappant sur l'épaule.*

Parbleu je suis aise de te trouver ici. Dis-moi, mon ami, où diable courais-tu de si bonne heure ce matin?..

FRÉDÉRIC, *embarrassé à Savigny.*

Imbécile!.. avec ses promenades! (*à M. de Volmar*). Où j'allais?..

DE VOLMAR.

Oui; je t'ai vu en ouvrant mes fenêtres... je t'ai même appelé.

FRÉDÉRIC.

Vous m'avez appelé?.. vraiment?.. parole d'honneur je n'ai rien entendu.

DE VOLMAR.

Je m'en suis bien aperçu... Mais enfin où allais-tu?

FRÉDÉRIC.

Vous allez vous moquer de moi si je vous le dis.

DE VOLMAR.

Pourquoi cela ?

FRÉDÉRIC.

C'est une idée bizarre qui m'a passé par la tête, une envie à laquelle je n'ai pu résister.

DE VOLMAR.

Voyons, ne craints rien, réponds-moi.

AIR : *Vaud. de la Somnambule.*

Pourquoi dès l'aube matinale,
En négligé courir dans le jardin ?
Et de la chambre nuptiale
Qui t'obligeait de sortir si matin ?

FRÉDÉRIC.

Je voulais voir l'astre de la lumière,
Dans tout l'éclat de son brillant réveil !

DE VOLMAR.

N'avais-tu pas toute autre chose à faire,
Que d'aller voir le lever du soleil?

DE VOLMAR, *à Savigny.*

A propos, je vous dois des excuses, mon cher Savigny.

SAVIGNY.

Des excuses ?.. Monsieur !

DE VOLMAR.

Hier, j'étais tellement occupé que c'est à peine si j'ai pu vous dire bonjour, et vous témoigner tout le plaisir que j'ai à vous avoir pour mon secrétaire.

SAVIGNY.

Je suis flatté, monsieur le Duc, de l'honneur qu'on me fait en me jugeant digne de vous accompagner.

DE VOLMAR.

Pourquoi Frédéric ne s'est-il pas lancé comme vous dans la diplomatie !

FRÉDÉRIC.

Je suis trop franc pour cela.

DE VOLMAR.

Je l'aurais emmené avec moi, j'aurais eu la satisfaction de ne me séparer ni de ma fille, ni de mon gendre. (*On entend dans la coulisse des coups de fouet*). Quel est ce bruit ?

SCÈNE QUATRIÈME.

Les Précédens, BRÈMONT, *tenant à la main un paquet de dépêches.*

BRÉMONT *à de Volmar.*

Tiens, mon ami, voici des dépêches qui t'arrivent par un courrier. (*il les lui remet.*)

DE VOLMAR.

Merci colonel ! (s'*adressant à tout le monde*), Vous permettez Messieurs ?

BRÉMONT.

Comment donc ?

(*M. de Volmar ouvre les papiers et lit*).

BRÉMONT.

Quelque affaire importante, sans doute ?

DE VOLMAR, *après avoir lu.*

Non, c'est seulement une lettre du ministre qni m'engage à hâter mon départ. Savigny, vous savez que vous venez avec moi ?

SAVIGNY.

Monsieur le Duc je suis prêt et à vos ordres.

DE VOLMAR.

Pardon, mes amis, si je vous quitte, je vais faire une réponse. (*il sort*).

SCÈNE CINQUIÈME.

FRÈDÉRIC, SAVIGNY, BRÈMONT.

BRÉMONT.

M. de Volmar va probablement partir aujourd'hui même, il faut donc brusquer le dénouement

SAVIGNY.

Pour ma part je ne demande pas mieux.

FRÉDÉRIC.

Et moi donc ? mon rôle n'est pas déjà si amusant.

SAVIGNY.

Conseillez-moi, je suis tout disposé à agir d'après vos avis.

BRÉMONT.

Il y a d'abord un moyen bien simple.

SAVIGNY.

Quel est-il ?

BRÉMONT.

C'est de tout avouer avec franchise au père d'Amélie.

SAVIGNY.

Passons je vous prie au second moyen.

BRÉMONT.

Il est encore plus facile. Vous partez pour Constantinople, vous laissez votre femme à Frédéric qui en prendra le même soin que vous. A ses yeux il a le titre de mari, il en remplira les fonctions.

FRÉDÉRIC.

Non pas, s'il vous plait ; j'aime la Comtesse et je veux l'épouser... je n'ai pas envie de rester célibataire... entre deux femmes... On ne court pas deux lièvres à la fois.

BRÉMONT.

En ce cas, revenons à mon premier moyen, il n'y a pas à balancer.

SAVIGNY.

Mais une crainte m'arrête, c'est celle d'Amélie... Amélie qui m'intimide encore plus que son père, elle va peut-être me haïr quand elle saura que je suis devenu son époux par ruse.

FRÉDÉRIC.

Laisse-moi donc tranquille.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Rassure-toi, de cette audace,
Elle ne s'aurait t'accuser,
Puisqu'àprésent l'hymen efface
Le mal qu'amour a pu causer :
C'est moi qu'elle va mépriser.
Pour une autre je l'abandonne

BRÉMONT.

Ah ! c'est manquer de probité !
Jamais le sexe ne pardonne
Lorsque l'on blesse sa fierté.

Il vaut encore mieux outrager sa vertu, c'est plus agréable !

SCÈNE SIXIÈME.

LES PRÉCÉDENS, PERRETTE.

FRÉDÉRIC *à Perrette.*

Perrette, que demandes-tu ?

ERRETTE.

Vous, Monsieur.

FRÉDÉRIC.

Moi?

PERRETTE.

Ou pour mieux dire, c'est mam'zelle votre femme...

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce que tu dis donc ; mademoiselle ma femme ?

PERRETTE.

Pardon... c'est l'habitude, voyez-vous... c'est mam'z... madame votre femme qui m'envoie vous chercher.

FRÉDÉRIC.

Me chercher?

PERRETTE.

Elle est inquiète de vous.

FRÉDÉRIC.

Cette chère Amélie !... elle est vraiment trop bonne de s'occuper de moi. Je cours la retrouver.

PERRETTE, *regardant dans la coulisse.*

C'est inutile... Tenez... la voyez-vous?.. là bas... au bout de la grande allée? (*appelant*) oh ! hé !.. mam'zelle !.. allons v'là que je me trompe encore!.. Madame !.. j'aurai de la peine à m'y faire... Madame !..

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce que tu fais donc ?

PERRETTE.

J'appelle madame... (*appelant*) Votre mari est ici !

FRÉDÉRIC, *à Brémont et à Savigny en souriant.*

Mes amis, voulez-vous bien me laisser seul un instant avec ma femme?

SAVIGNY, *bas à Frédéric.*

Du tout.!. c'est toi qui va t'en aller. Puisque le hasard l'amène ici, je veux en profiter.

FRÉDÉRIC.

Et tu feras bien; car il me tarde aussi de détromper la Comtesse.

BRÉMONT, *sur le point de sortir.*

Allons, Frédéric, viens-tu ?

FRÉDÉRIC.

Je vous suis, Colonel,

PERRETTE *à Frédéric.*

Eh bien, Monsieur, vous vous en allez?

FRÉDÉRIC.

J'y suis forcé. (*A Savigny*) Mon ami excuse-moi auprès de ma femme... dis-lui combien je suis désolé... mais une affaire pressante... un devoir à remplir, enfin tout ce que tu voudras. (*Il sort avec Brémont.*)

PERRETTE.

C'est gentil !... le lendemain de la cérémonie !.. merci !.. oh !.. si le mien en avait fait autant !.. mon pauvre Bertrand en aurait vu de belles !

SCÈNE SEPTIÈME.

SAVIGNY, PERRETTE, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Eh bien ! Perrette, mon mari ?

PERRETTE.

Voyez, Madame, le voilà qui sort avec M. Brémont.

AMÉLIE.

Comment !.. lorsque j'arrive !.. (*à part*) Je ne comprends rien à sa conduite.

SAVIGNY, *s'avançant vers Amélie.*

Ne soyez pas étonnée, Madame... Frédéric m'a prié de vous faire agréer ses excuses... une affaire importante, un devoir à remplir...

PERRETTE, *à part.*

Une affaire !.. un devoir !.. Il ferait bien mieux de dire quelque partie de chasse avec le colonel.

AMÉLIE, *à part.*

Je ne m'attendais pas à le trouver ici ; je suis toute tremblante. (*Haut à Savigny.*) Je vous remercie, Monsieur, de votre complaisance... mais je ne puis m'empêcher d'être surprise du soin que mon mari met à m'éviter... Sa fuite au moment où j'accours près de lui...

SAVIGNY.

Doit vous paraître singulière, j'en conviens, et je dois la justifier à vos yeux.

PERRETTE, *à part.*

C'est-ça... un bon mensonge!

SAVIGNY.

J'ai besoin pour cela, que vous m'accordiez toute votre indulgence... ou bien je serai forcé de garder un secret qui

vous intéresse autant que moi, un secret d'où dépend le bonheur du reste de mes jours.

PERRETTE, *à part.*

Un secret!.. Tant mieux!.. je ne sors pas d'ici.

AMÉLIE.

Je n'ose pas, Monsieur, vous prier de me l'apprendre.

PERRETTE, *à part.*

Au contraire, il faut l'en prier.

SAVIGNY.

De grâce, Madame, daignez m'écouter.

AMÉLIE.

Perrette, laissez-nous.

PERRETTE.

Que je m'en aille?.. C'est bien, je me retire. (*A part*) Puisque Madame a des secrets pour moi, c'est m'autoriser à faire mon possible pour les pénétrer ; voilà pourtant comme les maîtres se font du tort! (*Amélie lui fait signe de s'éloigner*) tout de suite. (*en sortant*) Je vas raconter tout à Madame la Comtesse... ça fera un cancan, et ça me vaudra quelque cadeau. (*elle sort.*)

SCÈNE HUITIÈME.

SAVIGNY, AMÉLIE.

SAVIGNY.

Madame, si Frédéric vous avait trompée?.. si son cœur appartenait tout entier à une autre?..

AMÉLIE.

Arrêtez, Monsieur, si Frédéric m'a trahie, j'aime mieux l'ignorer, j'aurais trop sujet de le haïr, et par honneur je dois écarter tout ce qui pourrait le noircir à mes yeux.

SAVIGNY.

Craindre de le haïr!.. mais c'est l'aimer Madame!

AMÉLIE.

Je l'aime aussi.

SAVIGNY.

Tant pis!

AMÉLIE.

Vous me blâmez d'aimer mon mari?

SAVIGNY.

Au contraire... aimez votre mari... vous le devez.

AMÉLIE.

A chaque instant vous changez de langage, je ne vous comprends pas.

SAVIGNY.

Avant de m'expliquer plus clairement, donnez-moi l'assurance que vous répondrez avec une entière franchise à la seule question que je vous adresserai. Me le promettez-vous?

AMÉLIE.

Je vous le promets.

SAVIGNY, *après un temps.*

Amélie?.. m'aimez-vous ?

AMÉLIE.

Monsieur !

SAVIGNY.

Souvenez-vous de votre promesse...

AMÉLIE.

Je crois que sans y manquer, je puis ne pas répondre à une semblable question.

SAVIGNY.

Il fut un temps où vous ne me traitiez pas avec cette froideur : vous sembliez alors m'écouter avec indulgence, vous me laissiez espérer qu'il viendrait un temps où je ne vous serais pas indifférent...Pardonnez, Amélie, pardonnez un sentiment d'amour-propre bien naturel, mais je croyais ne m'être pas trompé !

AIR : *Que n'ais-je encore ma richesse*, (Caleb.)

Ma mémoire avec ivresse
Me rappelle encor ces jours,
Où le cœur plein de tendresse,
Je jurais de t'aimer toujours.

AMÉLIE.

Une douce espérance
Remplissait notre cœur,
Tous deux sans défiance,
Nous rêvions le bonheur.

SAVIGNY.

Ah ! je ne tiens plus à la vie
Si ce rêve était une erreur,

AMÉLIE.

Faut-il donc que je sacrifie
Un avenir aussi flatteur ?

ENSEMBLE.

SAVIGNY.

Ah ! mon amour extrême
Est bien encor le même !
Oui pour toujours je t'aime,
Jamais ce serment là
Mon cœur ne l'oubliera ! *bis*

AMÉLIE.

Quoi ! son amour extrême
Est bien encor le même !
Et pour toujours il m'aime,
Jamais ce serment là
Son cœur ne l'oubliera ! *bis*

AMÉLIE, *avec une vive émotion.*

Assez... assez... je ne puis en entendre davantage... laissez-moi, je vous en conjure.

SAVIGNY.

Ton embarras, ton hésitation à me répondre, les pleurs qui dans ce moment brillent dans tes yeux, tout me prouve que tu partages encore mon amour... Amélie!.. dis-moi que tu m'aimes, que j'entende de ta bouche, cet aveu si doux.

AMÉLIE.

Cet aveu!.. pourquoi le demander?.. maintenant que je porte le nom d'un autre, maintenant qu'il est impossible de revenir sur le passé.

SAVIGNY.

Si c'est là la seule crainte qui t'arrête, parle, parle, tu le peux sans crime.

AMÉLIE, *avec reproche.*

Eh bien!.. pourquoi n'avoir pas demandé ma main à mon père?.. pourquoi avoir attendu jusqu'à présent?

SAVIGNY.

Ce reproche... je ne le mérite pas... j'attendais avec impatience d'être quelque chose... je voulais offrir à celle à qui je donnerai mon nom, un rang honorable dans le monde, et c'est quand je venais d'obtenir le titre de premier secrétaire de votre père...

AMÉLIE.

Ah!.. mon dieu!.. suis-je assez à plaindre!

SAVIGNY, *avec transport.*

Merci, Amélie!.. merci!.. ce mot seul m'apprend combien je suis heureux... je cours aux pieds de M. de Volmar, implorer mon pardon,... adieu, bientôt tu sauras tout... je suis comme un fou!.. ma tête se perd... oh!.. Frédéric!.. Frédéric!..

(*Il sort en courant, sans faire attention à la Comtesse qui est entrée avant la fin de ce couplet, et qui exprime son étonnement, en voyant la brusque sortie de Savigny.*)

SCÈNE NEUVIÈME.

AMÉLIE, MAD. DE SANCERRE.

MAD. DE SANCERRE, *encore au fond, à elle-même.*

Voilà le commencement de ce que je prévoyais; le mari

qui s'absente!.. l'ami qui reste auprès de la femme!.. c'est bien çà.

AMÉLIE, *se retournant et cherchant à cacher son trouble.*

Ah! c'est toi ma cousine.

MAD. DE SANCERRE.

Comme tu parais agitée!

AMÉLIE.

Tu crois?

MAD. DE SANCERRE.

Ma chère amie, tu as quelque peine secrète que tu veux en vain me cacher.

AMÉLIE.

Je t'assure.

MAD. DE SANCERRE.

Comment!.. des mystères entre nous... c'est mal.

AMÉLIE.

Tu as raison, je ne veux rien avoir de caché pour toi; j'ai besoin d'une amie, d'une confidente, d'un conseil... tu m'en serviras... tiens, ma cousine, je crains de n'être pas heureuse.

MAD. DE SANCERRE.

Pauvre enfant!

AMÉLIE.

Comprends-tu ce qu'il y a d'affreux à me voir pour toujours l'épouse de quelqu'un qui me trompe!

MAD. DE SANCERRE.

Frédéric est infidèle?

AMÉLIE.

Il m'est impossible d'en douter.

AIR : *Il se taira.*

Il me trompait, *bis.*
Quand il m'appelait son amie,
Et quand sa bouche me jurait
De m'adorer toute la vie,
Il me trompait, *bis.*
Oui ma cousine, il me trompait.!

Il me trompait, *bis.*
Quand il me parlait de sa flamme,
Quand sur son cœur il me pressait,
Son cœur aimait une autre femme!
Il me trompait, *bis.*
Oui ma cousine, il me trompait!..

MAD. DE SANCERRE.

Ma bonne amie, je partage ton chagrin,.. mais dis-moi, de ton côté, aimes-tu Frédéric bien sincèrement?

AMÉLIE.

Bien sincèrement?.. ah! ma cousine!..

MAD. DE SANCERRE.

J'entends... par bienséance et comme à la rigueur, n'est-ce pas?

AMÉLIE.

Il faut que je t'ouvre mon âme toute entière, (*avec effort.*) j'en aime un autre.

MAD. DE SANCERRE, *réprimant un mouvement de joie.*

Vraiment!.. (*à part.*) quel bonheur!.. (*haut.*) je ne te demanderai pas son nom... c'est lui qui tout-à-l'heure...

AMÉLIE, *lui fermant la bouche.*

Chut!.. songe que personne autre que toi..

MAD. DE SANCERRE.

Une chose m'étonne... hier à la signature du contrat, tu n'as témoigné aucun mécontentement.

AMÉLIE.

A quoi cela aurait-il servi?.. à faire de la peine à mon père... d'ailleurs j'avais un motif, un motif bien puissant pour me taire. En le voyant, lui, si gai, si joyeux, servir complaisamment de témoin à son rival, j'ai cru qu'il y allait de mon amour-propre à l'imiter, et j'ai signé sans laisser apercevoir la moindre émotion... Était-ce à moi de parler la première?.. s'il m'aimait, me disais-je, ne chercherait-il pas à rompre cet hymen?.. ainsi je l'accusais d'indifférence, d'ingratitude, et c'est lorsqu'il songeait le plus à moi!.. voilà, ma cousine, voilà quelle est ma position... tu es femme et ton cœur comprendra, j'en suis sûre, tout ce que le mien souffre en ce moment.

MAD. DE SANCERRE.

Ma chère, il faut prendre le parti le plus sage.

AIR : *On n'offense point une belle.*

A sécher tes pleurs je t'engage,
Ce sont des regrets superflus;
Puisque ton époux est volage,
Agis comme s'il n'était plus.
A cette froideur qui te blesse
Oppose de la politesse,
Crois-moi c'est un moyen prudent,
Car en pareil cas, mon enfant,
Moins nous lui montrons de tendresse,
Plus un mari devient galant.

AMÉLIE.

Je sens tout le prix de ce conseil, et je saurai le mettre en usage.

MAD. DE SANCERRE, *regardant dans la coulisse.*

Le voilà qui revient.

AMÉLIE.

Je veux le prévenir, l'éviter à mon tour; c'est moi qui cette fois, aurai la gloire de le fuir...ma cousine, je t'en prie, si tu en trouves l'occasion, reproche-lui sa conduite... le voici... je me sauve.

(*Amélie sort par le fond; elle passe devant Frédéric, en feignant de ne pas le voir.*)

SCÈNE DIXIÈME.

MAD. DE SANCERRE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC *au fond, regardant sortir Amélie.*

Bon !.. la voilà partie... la Comtesse est seule,... je peux lui parler. (*Il s'avance; à la Comtesse qui va pour sortir, et lui offrant la main pour la ramener en scène.*) Pardon, Madame, veuillez être assez bonne pour m'accorder quelques instans d'entretien... Vous m'excuserez si j'aborde un peu brusquement la question, mais j'ai toujours aimé à m'expliquer sans détours.

MAD. DE SANCERRE.

En cela, Monsieur, je vous approuve beaucoup.

FRÉDÉRIC.

Un de mes amis intimes, que vous connaissez, n'a pu vous voir sans bientôt ressentir pour vous une passion des plus sincères. Par malheur le pauvre garçon est aussi timide qu'il est amoureux. Il m'a chargé du soin de le représenter près de vous. Persuadez-vous donc que je suis moi-même cet amant passionné... Oui, belle Comtesse, c'est en cette qualité que j'ose vous déclarer un amour dont la violence est telle...

MAD. DE SANCERRE, *l'arrêtant brusquement.*

Doucement, Monsieur Frédéric, un peu plus de modération.., vous tenez là un langage qui m'étonne.

FRÉDÉRIC.

Songez, Madame, que mon ami aspire à devenir votre époux.

MAD. DE SANCERRE.

Il ne le sera jamais.

FRÉDÉRIC.

Jamais !.. Je gage que sans vous en douter vous l'aimez déjà... Celui dont je vous parle me ressemble beaucoup... même taille... même âge.

MAD. DE SANCERRE.

J'en suis fâchée, mais franchement de votre main il m'est suspect.

FRÉDÉRIC.

Ah ! Comtesse.

MAD. DE SANCERRE.

Mon parti est pris, je ne me remarierai plus.

FRÉDÉRIC.

Une veuve jeune et belle comme vous l'êtes, et qui reste fidèle à son premier mari !.. allons, allons... cela se conçoit dans l'Inde, sur les bords du Gange, où un bûcher devient la seule ressource d'une veuve inconsolable. .. Mais en France !.. à Paris !.. ça ne s'est jamais vu !

AD. DE SANCERRE.

Je vous en prie, si je me suis prêtée jusqu'à présent à une plaisanterie que je croyais sans conséquences...

FRÉDÉRIC.

Une plaisanterie sans conséquences !.. je vous jure que je parle très-sérieusement.

MAD. DE SANCERRE.

S'il était vrai, on le verrait paraître cet amant si timide, et maintenant que je suis instruite de tout, vous n'hésiteriez pas à le nommer.

FRÉDÉRIC.

Puisque vous exigez qu'il se fasse connaître... et bien, Madame ! il est devant vous.

MAD. DE SANCERRE, *surprise.*

Où donc ?

FRÉDÉRIC.

Devant vous, en ces lieux...

MAD. DE SANCERRE.

Je n'y vois que vous seul...

FRÉDÉRIC.

Et c'est aussi moi-même.

MAD. DE SANCERRE.

Vous ?

SCÈNE ONZIÈME.

Mad. DE SANCERRE, FRÉDÉRIC, AMÉLIE *qui est entrée pendant les derniers mots et qui reste dans le fond jusqu'à la fin de la scène.*

AMÉLIE, *à part.*

Voyons ce qu'elle peut lui dire.

AIR : *Taisez-vous.*

Cessez, Monsieur, ce badinage,

FRÉDÉRIC.

Je ne plaisante nullement.
A vos charmes je rends hommage,
Vous pouvez croire à mon serment.

MAD DE SANCERRE, *avec ironie.*

J'y crois, Monsieur, assurément.

FRÉDÉRIC.

De grâce, ayez pitié, Madame,
De mon trouble, mon embarras;
Depuis long-temps cachant ma flamme,
Combien j'ai dû souffrir hélas!

MAD. DE SANCERRE, *de même.*

Taisez-vous (*bis.*) je ne vous crois pas!

AMÉLIE, *à part.*

Qu'est-ce que j'apprends-là?

MAD. DE SANCERRE.

Je ne puis m'empêcher d'en rire... Comment donc!.. Vous me convenez on ne peut mieux... Un homme marié!.. depuis hier!..

FRÉDÉRIC.

Marié, marié!.. Vous vous figurez cela. Et si je vous prouvais que je suis garçon?

AMÉLIE, *se montrant tout-à-coup.*

Ah! c'en est trop!

MAD. DE SANCERRE.

Ma cousine!...

FRÉDÉRIC.

Amélie!.,

(*Frédéric et la Comtesse se sauvent chacun de leur côté*).

SCÈNE DOUZIÈME.

AMÉLIE, *seule.*

L'ai-je bien entendu?.. est-ce un rêve? Non je suis bien éveillée. Mes yeux, mes oreilles ne m'ont pas trompée. Non, ce n'est point une illusion. Quel est donc ce mystère et que renferme-t-il! Mon mari qui me fuit... que je surprends ensuite aux genoux de ma cousine... M. Savigny, qui, le lendemain de mon mariage vient me faire une déclaration brûlante, que je n'aurais pas dû écouter... que signifient son bonheur, son délire en me voyant pleurer... Ah! mon Dieu! mon Dieu!

SCÈNE TREIZIÈME.

AMÉLIE, DE VOLMAR.

DE VOLMAR, *à la cantonade.*

Qu'on mette les chevaux à la voiture et qu'on se tienne prêt à partir... ah! te voilà, mon Amélie... tu ne viens pas m'embrasser?

AMÉLIE, *troublée.*

Si, mon père.

DE VOLMAR, *l'examinant.*

Qu'as-tu donc ma fille?

AMÉLIE.

Rien!..

DE VOLMAR.

Allons!.. tu n'as pas ta figure ordinaire. Tes traits sont bouleversés.

AMÉLIE.

Je vous assure cependant...

DE VOLMAR.

Epargne-toi une contrainte inutile. Je veux savoir ce qui cause ce trouble, cette émotion que je lis sur ton visage.

AMÉLIE.

Ce qui m'arrive est si surprenant, si singulier!

DE VOLMAR.

Mais qu'est-ce encore?

AMÉLIE.

Je crois que pour un rien je pleurerais de dépit, et j'ignore, après ce que j'ai vu, si je dois me trouver heureuse ou malheureuse.

DE VOLMAR.

Calme-toi; et dis à ton père, à ton meilleur ami ce que tu as.

AMÉLIE.

Vous aurez peine à le croire vous-même.

DE VOLMAR.

Voyons.

AMÉLIE.

Eh bien... mon père!.. Tout-à-l'heure, ici même, je viens de surprendre Frédéric aux pieds de Madame de Sancerre, lui jurant que jamais il n'avait aimé qu'elle au monde.

DE VOLMAR, *s'animant.*

Quelle fourberie!.. ah! Frédéric! C'est une insulte que je ne vous passerai pas.

AMÉLIE.

Je vous en prie, ne vous mettez pas en colère; ne le grondez pas trop, il est peut-être moins coupable!..

DE VOLMAR.

Je saurai me contenir, mais je veux lui parler.

AIR : *Fragment de Fra-Diavolo.* (Final du 1er acte.)

Rassure-toi, mon Amélie,
Je saurai bien veiller sur toi.

AMÉLIE.

A mon père, je me confie,
Son amour veillera sur moi.

SCÈNE QUATORZIÈME.

LES PRÉCÉDENS, SAVIGNY, BRÉMONT, FRÉDÉRIC, MAD. DE SANCERRE. (*Ils sont entrés pendant les derniers mots de la scène précédente.*)

BRÉMONT, *bas, dans le fond.*

Avançons... les voilà!.. le moment est propice.

SAVIGNY *à Frédéric.*

C'est à toi de parler.

FRÉDÉRIC.

N'es-tu pas mon complice?
Il faut tout avouer.

SAVIGNY.

Ah ! mon dieu ! quel supplice !

BRÉMONT.

Pour fléchir son courroux,
Tombez à ses genoux.

ENSEMBLE.

DE VOLMAR.

N'es-tu pas ma fille chérie ?
Je saurai bien veiller sur toi,
Sois tranquille, ô mon Amélie,
Tu peux te confier à moi.

MAD. DE SANCERRE.

Vraiment la plaisante folie !
Moi qui croyais de bonne foi,
Que Frédéric m'avait trahie
Lorsqu'il pensait le plus à moi.

AMÉLIE.

Point de courroux, je vous en prie,
Je suis encor toute en émoi,
A votre amour, je me confie.
O mon père, protégez-moi !

BRÉMONT.

Pourquoi craindre? quelle folie !
Pourquoi ce trouble, cet effroi ?
Il aime trop son Amélie;
Il pardonnera, croyez-moi.

FRÉDÉRIC ET SAVIGNY.

J'ai trompé sa fille chérie,
Sa fureur tombera sur moi.
Il aime tant son Amélie !
Je sens mon cœur glacé d'effroi !

DE VOLMAR, *à Frédéric avec colère.*

Vous voilà M. Frédéric!.. vous arrivez on ne peut plus à propos.

FRÉDÉRIC.

Je viens implorer mon pardon... vous avouer...

DE VOLMAR.

C'est bon, Monsieur, je sais tout !

BRÉMONT, *bas à Savigny.*

C'est fort heureux!.. de cette façon nous n'aurons pas besoin de lui dire...

DE VOLMAR, *à Frédéric.*

Je connais votre conduite !.. et si tout ce que j'ai appris est vrai ?

FRÉDÉRIC.

Je vous jure, Monsieur, que c'est la pure vérité.

DE VOLMAR.

Vous avez l'audace d'en convenir !

SAVIGNY, *à Volmar.*

Monsieur le Duc..? Frédéric n'est pas seul coupable, et je dois réclamer à vos pieds...

DE VOLMAR.

Que faites-vous, monsieur Savigny ?..

SAVIGNY.

C'est moi que vous devez accuser... C'est moi qui suis dans cette affaire le plus blâmable.

DE VOLMAR.

C'est fort bien, sans doute, de prendre la défense d'un ami, mais pousser la générosité jusqu'à s'accuser soi-même...

BRÉMONT, *à part.*

Allons!.. voilà qu'il ne sait rien!.. (*A Volmar*) Mais mon ami, tu te trompes!.. quand Frédéric te demande pardon de sa conduite envers toi...

DE VOLMAR.

Envers ma fille!..

BRÉMONT.

Envers tous les deux... il a raison... grandement raison; mais quand Monsieur Savigny tombe à tes genoux... il ne fait que son devoir.

DE VOLMAR.

Son devoir!... Mon cher colonel, je ne comprends rien à tout ceci.

BRÉMONT.

Parbleu. tu n'as pas besoin de me le dire!.. Je m'en aperçois bien sans cela!

DE VOLMAR.

Et je te prie de m'expliquer ce mystère.

BRÉMONT.

Rien de plus aisé. Tu te plaignais ce matin encore de ce que ton gendre n'eut pas suivi la même carrière que toi?.. Eh bien tu n'as plus rien à désirer... Tes vœux sont exaucés... Ton gendre est secrétaire d'ambassade!..

DE VOLMAR.

Comment Frédéric?..

BRÉMONT.

Non!., ce n'est pas de Frédéric que je parle en ce moment, mais de monsieur Savigny...

DE VOLMAR.

De grâce, mettons fin à une semblable plaisanterie.

SCÈNE QUINZIÈME.

LES PRÉCÉDENS, PERRETTE.

PERRETTE *accourant, au Duc.*

Monsieur, voici une lettre que je viens de trouver dans la chambre de Mam'zelle votre fille.. c'est-à-dire de Madame votre fille... je me trompe toujours... (*lui remettant la lettre*) elle est à votre adresse.

DE VOLMAR.

Une lettre à mon adresse!.. dans la chambre d'Amélie!..

SAVIGNY, *bas à Brémont.*

Je l'avais écrite hier matin, elle sera tombée de ma poche.

BRÉMONT.

Tant mieux, cela va nous servir.

DE VOLMAR, *regardant la signature.*

Alfred Savigny!

SAVIGNY *s'inclinant.*

Oui Monsieur le Duc... de moi-même... lisez.

DE VOLMAR, *parcourt la lettre avec surprise, après un temps.*

» Et j'ose espérer maintenant que vous m'accorderez la « main de votre fille, qui depuis long-temps accueille mon » hommage avec bienveillance.» (*bas à Amélie.*) Amélie!.. vous ne m'aviez pas parlé de cela.

AMÉLIE.

Mon père!

DE VOLMAR *s'adressant à Savigny.*

M. Savigny... vous me dispenserez de vous faire une réponse... si j'avais une seconde fille...

BRÉMONT.

Tu l'accorderais?

DE VOLMAR.

Avec plaisir.

BRÉMONT.

Savigny!.. embrassez votre femme!...

(*Savigny passe à côté d'Amélie et lui parle avec chaleur.*)

AMÉLIE.

Il serait vrai!..

SCÈNE SEIZIÈME ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE *entrant.*

LE DOMESTIQUE.

La voiture de M. le Duc !

DE VOLMAR, *avec étonnement.*

Ah-ça que se passe-t-il ?.. depuis une heure on dirait que nous jouons aux charades sans que je puisse en deviner le mot.

BRÉMONT.

Je te le dirai en route.

DE VOLMAR.

En ce cas, partons.

PERRETTE.

Je serai donc la seule à ne rien savoir.

MAD. DE SANCERRE, *au Public.*

AIR : *Pour le chercher, je cours en Allemagne.*

Enfin Messieurs, le mystère s'explique,
On va tout dire et parler franchement;
Vous seuls ici, dans cet instant critique,
Pouvez encor troubler le dénouement.
Tout notre espoir est dans votre suffrage,
Entre vos mains, notre sort est remis,
Accordez-nous les honneurs de l'ouvrage,
Et nos auteurs en auront les profits.

TOUS.

Accordez-nous les honneurs de l'ouvrage
Et nos auteurs en auront les profits,

FIN.

